

PROLOGUE

Je suis née il y a un peu plus de quatre-vingts ans en Belgique. Rien ne me prédestinait à la vie éblouissante qui a été la mienne.

Quand je me penche sur mon passé, je me demande souvent comment tout cela est arrivé. Pourquoi ai-je été choisie pour accomplir les innombrables missions qui m'ont été confiées? Je n'ai pas de réponse et m'étonne encore d'avoir rencontré tant de personnalités, lié tant d'amitiés qui ont perduré.

Ma petite enfance a certes influé sur le cours de ma vie: si mon géniteur avait été un père comme les autres, ce livre n'existerait pas. En voulant me réduire à l'esclavage professionnel, il a déclenché en moi un irrépressible besoin d'indépendance. Forcée par lui d'abandonner mes études, j'ai travaillé dès l'âge de seize ans. À ma majorité, j'ai pris mon destin en main et me suis envolée vers des cieux que j'imaginai plus bleus. J'ai quitté mon pays pour la France, j'ai connu les États-Unis où je me suis fait de nombreux amis.

Ma curiosité, mon enthousiasme, mon humour, mon inconscience et ma connaissance de l'anglais sont

à l'origine des rencontres qui ont jalonné ma vie. Si je ne me souviens plus de la façon dont la plupart se sont faites, je sais que j'ai toujours été à l'écoute des autres.

Ce livre démontre que tout est possible – surtout l'in vraisemblable. Cupidon a fini par avoir raison de ma décision « irrévocable » de ne jamais dépendre de qui que ce soit. Ma rencontre fortuite avec Lino Ventura en 1972 et notre relation passionnelle ont bouleversé ma vie si bien organisée.

Pour parodier Musset : j'ai souffert souvent, je me suis trompée quelquefois, mais j'ai aimé un être exceptionnel qui fera toujours partie de moi.

UNE ENFANCE BELGE

— Yanou, ton père est malade.

— Eh bien, qu'il se soigne.

— Yanou, il est *très* malade.

Ma tante Mimi m'énerve, je n'en ai rien à faire des problèmes de santé d'Émile Collart.

— Qu'il voie un spécialiste.

— Yanou, puisque tu le prends comme ça, je t'annonce que ton père est mort, il s'est pendu!

J'ai peur d'avoir mal entendu:

— C'est bien vrai, tante Mimi, *il est bien mort?*

Je vais ENFIN pouvoir VIVRE!

Nous n'avons pas le téléphone à la maison, et c'est à moi, ce 23 décembre 1957, de prévenir maman et mes frères de ce décès inopiné.

Ma tante m'a appelée au bureau de Richard Török, qui importe des matières premières pharmaceutiques. Depuis que j'ai suivi maman, je suis l'assistante de ses deux secrétaires. Des raisons financières m'ont en effet empêchée de poursuivre mes études. Je ne serai jamais pédiatre...

Alors que maman et mes frères accusent le coup, depuis que je le sais mort, la chape de plomb qui pesait sur moi a disparu. Je me sens légère sans être gaie – juste libérée. Les années d’injustice, d’offenses, de méchancetés, de brutalités sont révolues. En se supprimant, mon geôlier a emporté avec lui brimades, privations et sévices. À cause de sa fin tragique – ou plutôt grâce à elle –, je suis venue au monde l’année de mes dix neuf ans. Malgré l’insistance de sa famille – il avait deux sœurs et deux frères –, je refuserai d’assister à son enterrement : cela n’aurait rimé à rien.

Je tremble dès que mon père élève la voix

J’essaie ici de me souvenir de mon enfance sacquée. Nul souvenir agréable passé avec mon père ne me revient en mémoire. Aucun moment tendre ou affectueux – geste amical, baiser, félicitations pour mes résultats scolaires... Rien. Au contraire!

Je n’ai pas trois ans. Je sais compter jusqu’à dix. Devant un de ses amis, il m’ordonne de le faire à haute voix. Intimidée, sans doute, j’oublie le chiffre 9. Vexé, il me fait recommencer. Désorientée, je refais l’erreur. Sa grosse main velue s’abat sur ma joue, mes yeux se remplissent de larmes. Il me force à répéter la litanie et, paniquée, je me trompe chaque fois. Je sanglote. Le voilà qui me tord le bras et me giflé à nouveau, avec une telle violence qu’encore aujourd’hui, quand il gèle à pierre fendre, la trace de ses doigts réapparaît sur ma joue jadis meurtrie.

Aussi loin que je me souviens, j’ai vécu la peur au ventre. Je tremble dès qu’il élève la voix. Autoritaire,

brutal et violent, il frappe maman devant moi et sous les yeux de René et Robert, mes deux jeunes frères. Malgré nos pleurs et nos supplications, il casse tout dans la maison : meubles, miroirs, appareils ménagers et jouets. Même nos vélos subissent sa colère démentielle. À la moindre incartade pleuvent les gifles, le martinet se déchaîne avant qu'il nous enferme pour des heures dans une cave à charbon humide et sans lumière. Seul René, mon frère puîné qui a sa préférence, a le droit de rester dehors.

Je me suis bâti une carapace : convaincue qu'il n'est pas mon père, que ce n'est pas ma famille, je suis la victime d'un échange malencontreux à la maternité et tôt ou tard la vérité éclatera.

J'adore l'école, tout m'intéresse, je suis avide de connaissances. Le sport, la musique, la littérature me passionnent. Je me cultive, je me nourris, j'explore. À cinq ans, je me délecte des écrits de la comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie*, *Les Petites Filles modèles*, *Un bon petit diable*, *Le Général Dourakine*. Puis je rencontre Proust, Zola, Dumas, Jules Renard, Hugo, Colette, Saint Exupéry, Alain-Fournier grâce à M. et Mme Perrichon, mes délicieux voisins lettrés qui me prêtent leurs livres et chez qui je me réfugie parfois car, diabolique, mon père coupe l'électricité dans ma chambre, m'obligeant à lire à la lueur d'une lampe torche, ce qui me provoque de fortes migraines. Malgré mes déménagements successifs, j'ai conservé les volumes de la Guilde du Livre qu'ils m'ont offerts. Ce sont mes amis, mes sauveurs – des témoins aussi. Parmi eux, *Chiens perdus sans collier* de Gilbert

Cesbron et *Le Diable au corps* de Raymond Radiguet. Le dimanche matin, je livre les commandes du pâtissier voisin pour gagner l'argent de poche qui me permet d'aller au cinéma l'après-midi. Mon frère René, chargé de me chaperonner, exige que je le paye pour m'accompagner. Il a quatorze mois de moins que moi et me pourrit la vie en racontant tout ce que je fais à son cher papa. Pendant qu'il engouffre des esquimaux qui le font vomir, je me gave de *Lassie la Fidèle*. J'imagine que maman est Greer Garson dans *Mrs Miniver*. Je suis aussi la Jane amoureuse du beau Johnny Weissmuller et Charlot m'arrache des sanglots.

Tous les arts m'attirent. À onze ans, j'émetts le souhait d'imiter ma cousine Éliane qui s'initie au piano, mais une fin de non-recevoir m'est aussitôt opposée par M. Collart père. Me sera imposé l'accordéon, instrument plus prolétaire. J'ai appris à jouer l'instrument en le détestant, tout en maudissant le professeur qui touchait le haut de mon buste et le haut de mes genoux une fois que j'étais attachée à mon piano à bretelles, sans que je comprenne la signification de ses gestes. J'abhorrai les concours où m'inscrivait mon père, et je les gagnais facilement sans éprouver la moindre joie.

Pendant trois ans, pour avoir la paix, pour qu'il me laisse tranquille, je me suis farci le *Czerny One Hundred and Ten Easy and Progressive Exercises*, des dizaines de questionnaires et des heures de répétitions, jusqu'au jour où mon professeur m'a pris la main gauche pour la poser sur sa queue pleine de poils sortie de son pantalon... J'ai hurlé! Quand j'ai expliqué ce qui venait de se passer à mon père, il ne m'a pas crue. Reboutonné,

le prof outré niait, droit dans ses mocassins à glands.
Mon père s'est excusé et, pensant me punir, a décrété:
— L'accordéon, c'est terminé!
J'ai caché mon bonheur...

Brillante et rebelle

Bien que son mari n'hésite pas à la gifler devant ses ouvrières, Maman brave courageusement l'autorité maritale. Elle ne manque jamais une occasion de dire son opinion et de se venger à sa façon, même si elle paye cher son insubordination. Un jour qu'elle apprend que notre tortionnaire rejoint une de ses maîtresses à Liège, elle déniche le lieu de leur rendez-vous, prend le train, repère la Peugeot 203 de notre père, glisse des morceaux de sucre dans le réservoir d'essence et, satisfaite d'immobiliser ainsi le véhicule, rentre à Bruxelles.

Je suis une élève brillante, mais indisciplinée ou plutôt rebelle. Écrasée par l'autorité paternelle, je me libère au lycée en perturbant la classe. Je refuse tout ce qui ressemble à un ordre. Je fais le clown aux cours de musique et de dessin et plus tard de physique et de chimie. Mon bulletin s'en ressent: je suis abonnée au zéro de conduite. Malgré ces mauvaises notes, je terminerai mes humanités anciennes avec deux ans d'avance.

En ce début septembre 1954, j'entame ma dernière année gréco-latine. Je rêve de «faire médecine» à l'Université libre de Bruxelles et de devenir pédiatre.

Mais, le 15 septembre, jour de mes seize ans, mon père me retire de mon cher lycée Émile-Jacqmain: je

vais devoir travailler à ses côtés en tant qu'ouvrière dans le salon-lavoir qu'il a acheté après avoir été boucher. Il estime que les filles n'ont pas besoin de faire des études pour « tenir un ménage et torcher les gosses ».

Je suis anéantie. Maman sait à quel point je souhaite poursuivre mes études, mais elle ne peut rien faire. Mariée sous le régime de la communauté de biens, elle ne dispose d'aucune ressource personnelle. Malgré tout, elle consulte un avocat. Comment a-t-elle pu s'offrir cet homme de loi? Je ne le saurai jamais. Mais, grâce à sa pugnacité et l'intervention du magistrat, mon père est condamné à me laisser terminer mon année scolaire. De dépit, Émile Collart fait voler en éclats le flacon de parfum « Quelques fleurs d'Houbigant » que j'ai offert à Maman pour la fête des Mères.

J'éprouve pour Maman une admiration sans bornes car, si elle souffre de nous voir assister à ces scènes de violence, elle tient tête à son mari, convaincue de son bon droit. Pour panser nos blessures à l'âme, en véritable cordon-bleu, elle nous mitonne de petits plats dont les seuls noms me font saliver. J'ai hérité d'elle ce goût pour les plaisirs de la table. Je rêve de ses carbonades à la flamande, de son poulet croustillant au curry, de ses chicons farcis et gratinés, de ses asperges à la belge, de ses croquettes de crevettes, de son filet américain/frites, de son flan au caramel et de sa mousse au chocolat dont j'ai recueilli la recette. Ces nourritures terrestres sont l'ultime rempart contre la bêtise et la méchanceté.

Bien plus tard, dans mon activité de relations publiques, je sauverai souvent des situations dramatiques grâce à des mets succulents et à des nectars de choix. Dans un des articles que la presse américaine

m'a consacré, j'ai été comparée par la critique gastronomique du *Los Angeles Times* à une grande courtisane – à la différence que mes armes sont la table et l'amitié en lieu et place du sexe et de la médisance. Ma passion pour la bonne bouffe et les grands vins m'a permis de faire de très belles rencontres et d'assumer, dès 1971, les relations publiques de nombreux grands chefs et maisons renommées : Paul Bocuse, Michel Guérard, Jean et Pierre Troisgros, Roger Vergé, Alain Chapel, Bernard Loiseau, Fredy Girardet, José Lampreia, Alain Senderens, Jacques Maximin, Jacques Manière, Alain Ducasse, Olivier Pateyron, Gaston Lenôtre, mais aussi La Tour d'argent...

Je ne tiens pas de journal intime, car je crains trop qu'il tombe dans les mains de mon géniteur. J'y aurais écrit que j'ai décidé très tôt, en voyant ce qu'endure Maman, que je ne dépendrai d'aucun homme. Quoi qu'il advienne, je serai professionnellement, financièrement et sentimentalement une femme libre, maîtresse de mon destin. À ma meilleure amie, je n'ose pas raconter ce que je vis. Je préfère garder ce triste constat pour moi et donner le change. J'aime rire et je me délecte à amuser la galerie. Mais l'amour fou et partagé que j'ai éprouvé, par la suite, pour Lino Ventura m'a littéralement foudroyée et ma passion s'est chargée de balayer certaines de mes certitudes... J'y reviendrai.

Telle une condamnée, je compte les jours de bonheur qui me restent à passer au lycée. Courant juin, la préfète de l'établissement à qui j'ai fait part de mon désespoir de devoir arrêter mes études convoque mon

père et lui propose de m'obtenir une bourse. Il refuse, objectant qu'il n'accepte pas la charité! Début juillet, je rejoins trois ouvrières dans une pièce exigüe du «salon-lavoir» où règne une chaleur humide et prends la place qui m'est assignée derrière l'immense cylindre de la machine à repasser où, à longueur d'heures, je glisse draps, nappes, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs que l'ouvrière en face de moi plie avec sa comparse sans échanger un regard. L'atmosphère est lourde, et pour cause: elle est la maîtresse du maître de céans et ne voit pas d'un bon œil ma venue au sein de ce groupe de femmes dont elle est «la chef».

Quelques jours après mon arrivée, mon père nous convoque, mes frères et moi, et, avec sa brutalité habituelle, nous demande avec qui, en cas de séparation, nous désirons vivre. Robert qui a quinze ans et moi répondons en chœur «avec Maman». À son grand bonheur, René, son chouchou, annonce «avec toi, Papa». Il le serre contre son cœur sans nous accorder la moindre attention. Mais quand Maman manque d'être étranglée sous nos yeux, René réalise soudain que son papa chéri est une vraie brute et se joint à nous quand nous quittons précipitamment la maison dite familiale. Ce revirement est terrible pour l'amour-propre du dictateur. Condamné à verser une pension alimentaire, il se venge en faisant la sourde oreille. Pour assurer le quotidien, Maman devient caissière dans un restaurant et moi, tout en suivant des cours du soir d'anglais, d'allemand et de sténodactylo, l'assistante des secrétaires de M. Török. Si nous devons une fière chandelle à celle qui a mis le grappin sur son patron, ni Maman ni moi n'avons cherché à savoir pourquoi sa maîtresse

a pris la tangente quelques mois après notre départ. Il nous a été dit qu'à son tour elle a subi des violences physiques et psychologiques. Toujours est-il qu'Émile Collart perd tout: il est lâché par son fils préféré, puis par cette femme qui, sans vergogne, avait pris la place de Maman. Il n'a pas supporté cette solitude soudaine qui l'a très vraisemblablement poussé à se passer la corde autour du cou.

Quelques mois plus tard, je décroche mon diplôme de secrétaire sténodactylo quadrilingue (français, anglais, néerlandais, allemand) avec les félicitations du jury. J'ai précieusement conservé ce sésame.